

OURAGANS EN FLORIDE

Hydro-Québec à la rescousse

Les monteurs de ligne... montent au front pour prêter main-forte à leurs collègues américains. Le conseiller en prévention de la mission fait le récit de l'aventure.

PAR | MARC TISON |

« **DÉPART DEMAIN MATIN** à six heures pour la Floride. Es-tu prêt? » Non, Christian Provost n'était pas prêt. À 16h, ce mercredi 8 septembre 2004, le conseiller en sécurité et prévention chez Hydro-Québec Distribution allait devoir distribuer ses tâches courantes à ses collègues et se préparer pour l'aventure. Mais le lendemain matin, comme convenu, il prenait le chemin du Sud. Il avait pris place dans la voiture de tête, en compagnie du chef administratif Ken Imbeault et du chef de l'unité d'urgence Hubert Arsenault. Ils constituaient l'avant-garde d'une armada de 50 camions-nacelles et de 15 autres véhicules. Un total de 122 personnes, dont une centaine de monteurs de lignes, qui allaient aider à remettre en état un réseau de distribution d'électricité dévasté par la tempête.

**Christian Provost,
prêt à passer à l'action.**



Photo : Hydro-Québec

Photo : Hydro-Québec



L'ouragan Frances a arraché des lignes électriques, déraciné des arbres et projeté des débris de toutes sortes, partout sur son passage.

Une semaine plus tôt, l'ouragan Frances, deuxième des quatre ouragans majeurs qui allaient frapper la Floride en l'espace d'un mois, avait percuté les côtes de l'État et s'était enfoncé dans les terres. Une vingtaine de morts, directs ou indirects. Des dégâts assurables de quatre à huit milliards de dollars. Et plus de trois millions d'abonnés privés de courant, à l'apogée de la crise. Après le passage de l'ouragan, la Florida Power and Light Company a demandé l'aide d'autres entreprises d'électricité pour rétablir le réseau de la région de Stuart, sur la côte est. Les équipes sont accourues de la moitié du continent, y compris de l'Ontario et du Québec. En vertu d'une entente d'assistance mutuelle, une entreprise en difficulté peut envoyer un SOS auquel les autres sociétés répondent par une offre de service, qui comprend le matériel et la composition de l'équipe, ainsi que le coût de l'aventure. Lorsque l'offre est acceptée, la machine se met en branle. Chez Hydro-Québec, les travailleurs sont recrutés dans diverses régions en fonction de leur ancienneté ou de leur position sur la liste de rappel des heures supplémentaires.

QUEL BON VENT VOUS AMÈNE ?

Tout au long des trois jours de route, avec deux heures d'avance sur le convoi,

Christian Provost et ses deux collègues ont organisé le gîte de la cohorte. Une fois à destination, pas de temps à perdre. Il fallait coordonner les mesures de sécurité entre les équipes américaines et québécoises, « pour qu'elles soient cohérentes et ne se superposent pas », explique-t-il. Les travailleurs ont été instruits de ces dispositions en trois groupes séparés, question de faciliter la communication. « Nous avons parlé de déshydratation, de coups de chaleur, de toutes les mesures de sécurité qui s'appliquent au réseau : mises à la terre, vérification de l'absence de tension, manœuvres avec le matériel, calibre des fils, tension, etc. »

Certaines différences dans les techniques et les équipements de sécurité se sont révélées à cette occasion. Ainsi, les monteurs de ligne américains travaillent vêtus de jeans et de tee-shirts, alors que leurs collègues québécois utilisent une combinaison ignifugée pour les protéger contre les étincelles. « Nous avons exigé le port de la combinaison parce que c'est une de nos règles de sécurité, même s'il faisait 35 °C, relate M. Provost. En trois

semaines, je n'ai vu qu'un seul monteur qui n'en portait pas. Ils ont été très disciplinés et je les ai fréquemment félicités. »

Les principales différences avaient trait aux normes de montage et de construction. Heureusement, grâce à leur longue expérience — 25 ans en moyenne pour un âge de 45 ans —, les monteurs québécois n'ont pas été décontenancés. « Les nouveaux ne connaissent que les normes québécoises. Les plus vieux avaient déjà vu ce genre de montage. »

Pour éviter toute confusion sur un chantier où s'activent quelque 2000 travailleurs, certaines règles spéciales étaient ajoutées aux précautions habituelles. Ainsi, pour signaler une mise à la terre, les Américains ont imposé une étiquette jaune portant le nom du gestionnaire responsable. « Parmi les normes non écrites des travailleurs en électricité, il y a celle qui prescrit de ne jamais enlever une mise à la terre qui ne t'appartient pas, expose Christian Provost. Cette identification de la mise à la terre s'est avérée une méthode très efficace. »

Il était interdit de travailler sous tension. Au Québec, cette procédure est permise dans certaines circonstances, et le monteur doit alors demeurer en liaison radio permanente avec le centre d'exploitation du réseau de distribution, travailler selon des méthodes spéciales et utiliser des équipements isolés. Mais comme l'observe Christian Provost, il est rare que tant d'équipes travaillent en même temps.

Enfin, les Québécois ont reçu des recommandations de sécurité sur la faune locale. « Les bibittes, comme on dit ici, ce ne sont pas les mêmes là-bas, narre le conseiller en prévention. Il y avait des serpents, des araignées, des fourmis, tous venimeux! Ça a fait peur à beaucoup de monteurs appelés à travailler dans les broussailles et les fourrés. » Autres bestioles rares sous nos latitudes, et au large sourire trompeur, les alligators. « J'ai essayé de les calmer (les monteurs, pas les sauriens) en leur disant qu'ils n'en verraient pas à chaque heure ni chaque jour. Certains ont des phobies. » Tâche difficile, où il fallait inciter à la prudence sans faire peur. Quelques monteurs ont aperçu des alligators, les ont pris en photos, mais monteurs et reptiles se sont tenus à distance respectueuse.

AU TRAVAIL !

Le rôle des équipes québécoises consistait à refaire les dérivations à partir des lignes principales. Elles se voyaient assignées un quartier où elles étaient seules à travailler. On évitait ainsi que les différences de langues et de méthodes de travail viennent accroître les risques. Chaque matin, à 6h, deux cars quittaient les hôtels pour se rendre au point de chute, où plus de 700 camions-nacelles — une véritable armée — étaient alignés sur la piste d'un aéroport, réservée à cet usage.

« C'est là qu'on s'aperçoit que nous avons un excellent matériel », reconnaît Christian Provost. Ses collègues américains ont beaucoup admiré les camions-nacelles dernier cri d'Hydro-Québec, qui permettent à une équipe unique d'installer l'appareillage d'un poteau en toute sécurité. Les dirigeants des deux sociétés d'électricité américaines se sont déplacés pour voir les camions de près. Christian les a même vu descendre en hélicoptère et s'élever en nacelle.

Les déplacements entre la base et la zone dévastée duraient la bagatelle d'une heure et quart à l'aller et autant au retour. Déjeuners et soupers étaient offerts à la base. Le dîner était pris « au pied du poteau », comme le veut

l'expression — tout en respectant les règles d'hygiène, tout de même. Vers 19h30, retour au point de chute pour le souper, et arrivée à l'hôtel à 22h. Huit heures de sommeil, 16 heures debout.

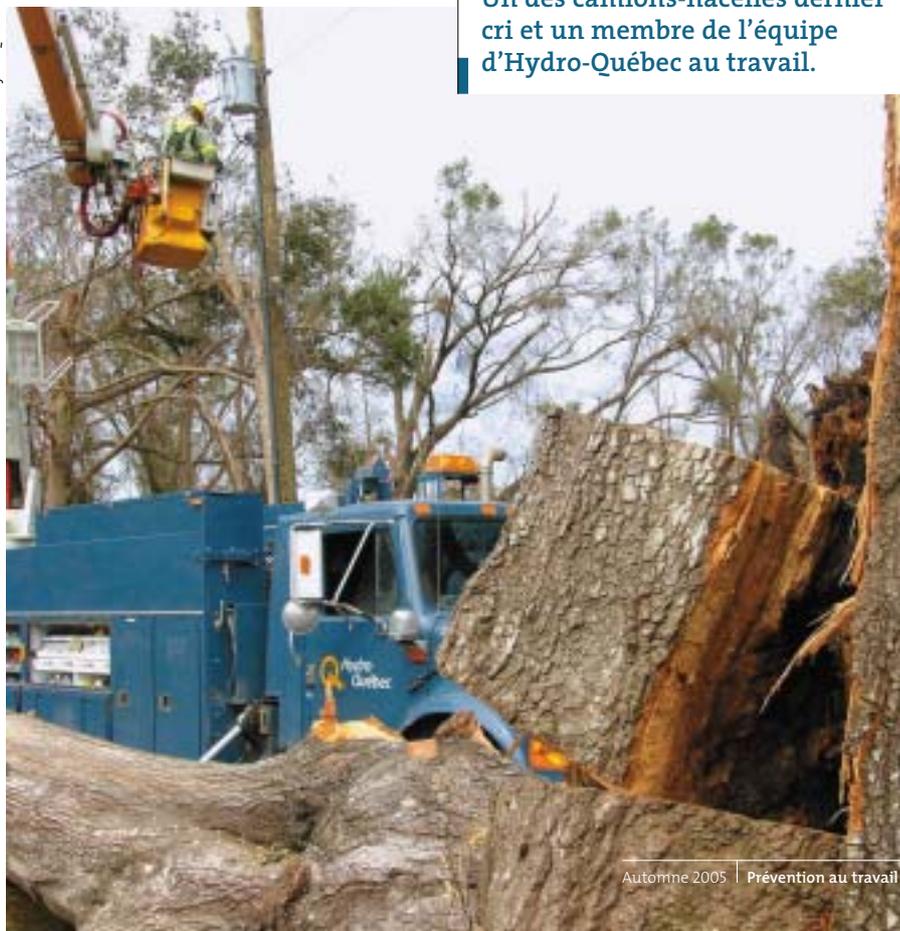
Christian Provost parcourait le terrain avec l'un ou l'autre des gestionnaires d'équipes pour s'assurer que les règles de sécurité étaient respectées. Chaque gestionnaire avait cinq équipes de deux hommes sous sa responsabilité. « On faisait beaucoup de rappel pour l'hydratation, se souvient-il. Les monteurs se donnaient beaucoup et s'oubliaient quelquefois. »

VIRAGE À L'OUEST

Moins d'une semaine après l'arrivée des Québécois sur la côte est, l'ouragan Ivan s'abattait à son tour sur la Floride. Deux jours plus tard, le 18 septembre, les monteurs québécois prenaient le chemin de Pensacola, sur la côte ouest, pour prêter main-forte à la Gulf Power. Sur les 400 000 résidences desservies par cette petite société, 380 000 n'avaient plus d'électricité. Arrivés sur place, nos monteurs ont accusé le coup. « On a davantage constaté les dégâts qu'à Stuart parce que l'ouragan avait frappé depuis moins longtemps, confie

Un des camions-nacelles dernier cri et un membre de l'équipe d'Hydro-Québec au travail.

Photo: Hydro-Québec





La mer, qui s'est élevée de sept mètres au-dessus de son niveau normal, a elle aussi fait d'énormes dégâts : maisons écroulées, bateaux de plaisance échoués et vidés de leur contenu...

Photo: Hydro-Québec

Christian Provost. C'était comme une guerre, les routes bloquées, plus d'électricité. » Métaphore d'autant plus justifiée que les travailleurs couchaient sous d'énormes tentes, « avec des lits, une véritable base militaire ». Mais ils étaient bien traités. Longues caravanes avec toilettes-douches. Nourriture excellente. « Les Américains savent faire cuire de la viande!, reconnaît M. Provost. Couper du steak avec un couteau de plastique, ça ne m'est pas arrivé souvent dans ma vie. » Il a parcouru les rues côtières, où tout avait été balayé. Maisons écroulées sur le front de mer. Bateaux de plaisance échoués sur le flanc. La mer s'était élevée de sept mètres au-dessus de son niveau normal, lui a raconté un résident, et elle avait dressé des murailles de 12 mètres, véritables laminoirs qui ont aplati les constructions. « C'était un champ de bataille, raconte Christian. Je n'ai pas aimé la sensation, car j'étais presque seul. Voir des jouets et des toutous en peluche au sol, des bateaux déposés sur le sec au bord de la rue, c'est... » Sous l'émotion revécue, les mots lui manquent.

Le même processus de préparation s'est répété : rencontre avec les dirigeants et les responsables, entente sur les mesures de sécurité. « On a réutilisé les étiquettes qu'on employait à Stuart. C'était notre initiative, parce qu'on trouvait que c'était une bonne mesure de sécurité. »

TROIS INCIDENTS

Après 22 jours de labeur acharné, trois incidents ont été signalés. Un travailleur s'est fait une coupure à la plante du pied sur un petit bout de verre, quand sa *gougoune* s'est échappée de son pied, alors qu'il s'apprêtait à prendre une douche dans une caravane aménagée à cet effet.

Un autre monteur, concrétisant les pires craintes de tout le contingent, a été — cruellement — mordu par une araignée, en dépit des mesures de prévention préconisées. Le drame s'est produit quand le travailleur, épuisé et confiant, s'est glissé entre ses draps, où le monstre s'était tapi. La morsure ne cause aucune douleur, mais la peau noircit et se nécrose rapidement si la blessure n'est pas soignée. Christian Provost a accompagné le blessé à une clinique médicale pour jouer les traducteurs. Des antibiotiques ont permis de maîtriser l'évolution du mal.

Le troisième incident s'est produit sur une remorque de poteaux tractée par un camion-tarière, du matériel américain. Aucun dispositif n'était prévu pour descendre de la remorque. Notre travailleur a utilisé comme marche-pied le timon reliant la remorque au camion. Son pied a dérapé et il est lourdement tombé au sol, ranimant ainsi une vieille blessure à l'épaule. Nouvelle visite de Christian Provost à une clinique médicale pour faire la traduction. Sa formation en kinésiologie et sa connaissance du système musculo-squelettique lui ont permis de saisir parfaitement les explications et de les traduire dans le français le plus précis : l'homme ne souffrait d'aucune fracture, mais s'était froissé la coiffe des rotateurs — le point de convergence des tendons de quatre muscles de l'épaule.

Mais ce n'est pas parce qu'on est à l'étranger qu'il faut escamoter les meilleures pratiques. Comme on l'aurait fait au Québec — quoiqu'en comité plus restreint —, un petit groupe de spécialistes a analysé l'incident et a fait les recommandations appropriées.

ARDU, MAIS VALORISANT

Le travail était intense, mais apportait sa récompense. « C'est très valorisant, atteste Christian. Chaque fois que je

visitais une équipe, les voisins venaient nous voir pour nous remercier. Une dame m'a dit, les yeux pleins d'eau, que c'était une leçon d'humilité de voir des gens accourir d'aussi loin pour apporter leur aide. »

Les équipes de monteuses ont travaillé dans certains quartiers dont les policiers leur interdisaient l'accès après 18 h, car ils les jugeaient trop dangereux. Pourtant, les habitants sortaient des maisons pour parler, remercier. Alors que le courant n'était toujours pas rétabli et qu'il y avait pénurie de glace dans la ville, une vieille dame a pris soin d'apporter des boissons fraîches à ces travailleurs descendus du Nord. « Le peu qu'ils avaient, ils étaient prêts à le partager avec les monteuses venus les aider », raconte, encore ému, Christian Provost. « C'est dans une situation extrême qu'on voit la vraie nature des gens. »



Photo: Hydro-Québec

Le 5 octobre, les Québécois étaient de retour. L'aventure avait soudé l'équipe. « J'ai établi une belle relation avec les monteuses et je me suis fait des amis, assure Christian Provost. À Pensacola, on mangeait, on passait la soirée et on dormait tous ensemble. Ça a rapproché davantage les gars. »

Les anecdotes n'ont pas manqué. Il y a eu une première : un travailleur s'est baigné dans la mer pour la première fois, son baptême de l'eau salée. Et aussi une dernière : un monteur a atteint la retraite pendant la mission.

Prendre sa retraite en Floride. Et en santé. Le rêve de tout travailleur. **PT**